Préface

C'était en 1977, je venais de publier *Pour une politique de la psychanalyse* et je m'ennuyais à l'École freudienne de Paris (EFP) qui était déjà à l'agonie. Serge Leclaire s'en était éloigné pour aller à la rencontre de René Major, grand organisateur des séances mémorables de « Confrontation » où se retrouvaient les psychanalystes – jeunes et vieux – issus de toutes les institutions en déroute et soucieux de se livrer à une « déconstruction » du champ psychanalytique français afin de mieux comprendre comment la sclérose s'était installée au cœur de ce freudisme français que nous aimions tant. Leclaire avait donné le nom de « Génération 33 » à ceux qui, venus de divers horizons et nés au lendemain de la Libération de Paris, voulaient défaire les dogmes et les prétentions des petits maîtres atteints de cette maladie bien connue : « le narcissisme des petites différences ».

C'est à cette occasion que je rencontrai pour la première fois Chawki Azouri, lors d'un congrès de l'EFP. Nous avions en commun la passion de la psychanalyse et nous étions tous deux des militants du freudisme, convaincus que cette pensée devait être agissante dans le champ social et politique et qu'il fallait en finir avec l'idéologie de « neutralité » qui avait conduit tant de praticiens sur la voie d'un désengagement radical consistant à se servir de la clinique et surtout du complexe d'Œdipe ou du signifiant du Nom-du-Père, pour interpréter tout et n'importe quoi.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris-Descartes - Paris 5 - IP 193.51.85.197 - 07/09/2019 08:56 - © ERES

Selon cette perspective, toute pensée était ramenée à une psychologie simpliste, indigne de la psychanalyse mais qui, aux yeux de ses représentants, incarnait le « nec plus ultra » de la réflexion la plus sophistiquée. À leurs yeux, les rébellions n'étaient que des désirs de tuer le père ou de favoriser le « discours de l'hystérique désirant le désir du maître », l'université le lieu vide d'un signifiant sans avenir et voué à l'anéantissement de la psyché, la volonté de penser autrement une névrose de castration ou, pire encore, une incapacité à accepter la chute de « l'objet petit *a* » ou l'identification à je ne sais quel grand Autre. En bref, la norme du jargon était de mise ; l'imitation des petits maîtres, la loi transférentielle ; et la soumission à des concepts transformés en slogans, l'habitude majeure. Tout cela permettait aux psychanalystes de ne jamais entrer dans la moindre arène politique ou médiatique et de demeurer indifférents aux turbulences de l'histoire : évolution des mœurs, instauration des dictatures, transformation des sociétés, toutes choses qui relevaient, disait-on, de contingences et qui n'affectaient en rien la sacro-sainte vérité de la structure inconsciente. On sait aujourd'hui quel rôle a joué cette attitude dans le présent désastre de la psychanalyse.

En 1977, Chawki Azouri ne pensait pas ainsi et c'est ce qui devait nous réunir plus tard. Il n'aimait pas le virage logicien de Lacan qui autorisait les psychanalystes à se prendre pour des théoriciens de la « mathesis » universelle et il partageait mon enthousiasme à mettre en œuvre, pour notre génération, un changement radical. Lors du congrès de l'EFP, il me fit le coup du « jeu des allumettes », celui-là même dont il devait attribuer l'invention à Freud quatorze ans plus tard en hommage aux *Fictions freudiennes* d'Octave Mannoni.

Né à Beyrouth en 1948, il avait eu un parcours atypique, très différent du mien. Il avait découvert, en classe terminale, l'existence de l'inconscient freudien puis avait décidé de suivre un cursus de psychologie à l'École des lettres. C'est là qu'il avait retrouvé son oncle, Edouard Azouri, professeur de psychiatrie formé en France au contact d'Henri Ey et Georges Daumezon. Sur les conseils de celui-ci, il s'était orienté vers la psychiatrie et c'est en visionnant le film de John Huston, *Freud, passions secrètes*, qu'il s'était décidé à choisir la voie de la psychanalyse rêvant de la rencontre mythique entre Charcot et Freud, réinterprétée par Sartre et par le cinéma hollywoodien.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris-Descartes - Paris 5 - IP 193.51.85.197 - 07/09/2019 08:56 - © ERES

En mai 1968, alors étudiant à Montpellier, il devient trotskyste, admirateur de Che Guevara et adepte de la révolution permanente. Par la suite, il a eu la chance d'entrer dans l'équipe du professeur André Bourguignon, médecin des hôpitaux et grand patron de l'hôpital Albert-Chenevier de Créteil qui était passé de la neurophysiologie à la psychiatrie. Cet homme exceptionnel, analysé par René Laforgue, avait su s'inspirer autant de la psychothérapie institutionnelle que des mouvements alternatifs liés à l'antipsychiatrie, pour développer une approche clinique de la folie qui s'insérait admirablement dans l'héritage de la psychiatrie dynamique. Sympathique, enthousiaste, ouvert à tous les savoirs, il était devenu un maître rayonnant admiré de tous ses élèves. En outre, il avait été le premier à s'intéresser à l'histoire de la psychanalyse et avait fait soutenir de nombreuses thèses sur le sujet. Au moment où Chawki Azouri suivait son enseignement, je commençais à m'engager dans la voie de la recherche historique, soutenue par ce même André Bourguignon, par Michel de Certeau et par René Major. Et puis, ayant été analysée par Octave Mannoni entre 1971 et 1979, je ne pouvais pas ne pas rencontrer une nouvelle fois Chawki Azouri. Nous appartenions à la même « famille ». Il était trotskyste et j'étais communiste ; il admirait Bourguignon autant que moi et enfin, rejetant le dogmatisme lacanien, il s'était rapproché de Maud Mannoni avec laquelle il a fait son analyse entre 1975 et 1985 avant de s'engager dans une deuxième tranche, ultérieurement, sous la conduite de la merveilleuse Joyce McDougall.

Aussi bien avait-il rejoint en 1982 le Centre de formation et de recherches psychanalytiques (CFRP) qui éclatera en 1994 pour donner naissance à deux sociétés distinctes : Espace analytique (EA) et Société de psychanalyse freudienne (SPF), toutes deux marquées par l'héritage des Mannoni, malgré leur hostilité réciproque. Par ailleurs, contrairement à beaucoup de psychanalystes de sa génération, Chawki aimait l'histoire de la psychanalyse et il la connaissait. C'est pourquoi, en 1992, il participa pendant un an à l'enseignement que je commençais à délivrer sur ce sujet dans le cadre d'une charge de conférences à l'EHESS. À cette époque, j'avais déjà publié les deux volumes de mon *Histoire de la psychanalyse en France* et soutenu une thèse d'habilitation à l'université de Paris VII tandis que Chawki s'était attelé à la rédaction de son livre, réédité aujourd'hui avec de nombreuses corrections, *« J'ai réussi là où le paranoïaque échoue »*.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris-Descartes - Paris 5 - IP 193.51.85.197 - 07/09/2019 08:56 - © ERES

Partant d'une lettre de 1910 adressée par Freud à Ferenczi à propos de son rapport transférentiel à Fliess, Chawki Azouri met celle-ci en relation avec l'élaboration à la même date du cas de Daniel Paul Schreber et il se demande pourquoi Freud avait privilégié la question de l'homosexualité dans la genèse de la folie du juriste plutôt que d'en trouver la cause principale, comme le fera Lacan, dans les effrayantes théories éducatives du père de celui-ci. Et il en déduit que cette affaire était au cœur d'une relation conflictuelle entre Jung, Jones et Ferenczi à propos de la fin de l'analyse. Le privilège accordé par Freud à la question de l'homosexualité, dit-il, visait en fait, de la part de Jones, à marginaliser ou à « paranoïser » Ferenczi, alors même que Jung s'éloignait du mouvement. Manière de solidifier *l'Internationale Psychoanalytische Vereinigung* pour en faire une institution de plus en plus normative. À travers cette réflexion, toujours actuelle, il s'agit bien de comprendre comment fonctionne une institution psychanalytique dès lors qu'elle refuse le principe de son propre éclatement. Thème majeur de la réflexion et de l'itinéraire d'Azouri que le lecteur redécouvrira dans la présente réédition et qui le conduit à ré-interroger la double notion de révolution permanente et d'institution éclatée en organisant à la Sorbonne, en janvier 1991, avec des représentants de huit associations lacaniennes, le premier colloque de l'Inter-Associatif.

J'y ai assisté et c'est là que notre amitié s'est concrétisée. Une fois de plus, j'ai eu le sentiment de la nécessité qu'il y a à inventer en permanence ce genre de confrontations déconstructives afin de briser les dogmes et les scléroses. Ce jour-là, Alain Didier-Weill et Chawki Azouri ont joué les rôles de Ferenczi et de Jones et quand Juan-David Nasio, président de séance, a demandé à Jones de venir à la tribune, certains participants ont pensé qu'il était encore vivant… Mille personnes assistaient au spectacle. Neuf ans plus tard, dans le même lieu se sont déroulés les États généraux de la psychanalyse sous la houlette de René Major. J'ai fait le discours d'ouverture en présence de représentants de plus de trente pays : Chawki Azouri était là, fidèle au rendez-vous.

Entre temps, il est retourné au Liban. Dans Beyrouth, sa ville natale, ravagée par les guerres civiles et plus encore sans doute par la mémoire des violences guerrières inscrites dans les consciences des

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris-Descartes - Paris 5 - IP 193.51.85.197 - 07/09/2019 08:56 - © ERES

Libanais, il avait bien mieux à faire qu'à Paris. En 1996, il s'est engagé pour créer à la Polyclinique Rizk un service de psychiatrie dans le droit fil de l'héritage de la psychothérapie institutionnelle. Celui-ci a ouvert ses portes en 2003. Depuis 1995 déjà, Chawki Azouri avait intégré la Société libanaise de psychanalyse dont les membres étaient divisés en fonction de leurs appartenances respectives à des institutions françaises. Ayant une audience beaucoup plus large qu'en France, il a mené des combats éthiques, notamment contre les laboratoires pharmaceutiques qui entendaient interdire la fabrication de médicaments génériques dans la lutte contre le sida. C'est ainsi qu'il a rassemblé pour un premier colloque, en 2001, de nombreux intervenants autour du thème *Médecine, psychiatrie, psychanalyse, pour une éthique commune*, avec notamment Daniel Widlöcher, Joyce McDougall, Patrick Guyomard, le père Jésuite Sélim Abou, Ghassan Salamé. Il a ensuite créé une ONG, *Souhatouna Lana,* afin de dénoncer les méfaits de la dérive techniciste de la médecine et de la quatrième livraison du fameux *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM IV), dont la cinquième version est aujourd'hui décriée dans le monde entier.

Deux autres colloques suivront, organisés en collaboration avec la Société internationale de la psychiatrie et de la psychanalyse (SIHPP), le premier en 2005 sur une question brûlante – *La psychanalyse dans le monde arabe et islamique* – avec Fethi Benslama, Sophie Bessis, Christian Jambet, Paul Lacaze, Antoine Courban, Jalil Bennani, Ghassan Tuéni. Au fil des rencontres, j'ai appris à connaître ce que peut être la pratique de la psychanalyse dans un pays hanté par la permanence de la guerre, par l'imminence toujours présente des dangers et des tortures. Chawki préfère vivre là, au milieu des risques, plutôt qu'à Paris où pourtant il conserve ses amis, regrettant souvent de ne pas pouvoir retourner vivre en France. Destin commun à tous les exilés comme à tous les expatriés, partagés entre deux cultures, entre deux existences. Je me souviens encore de l'assassinat, trois semaines après ce colloque, de Samir Kassir qui nous avait donné une belle intervention sur les « Lumières dans le monde arabe » : « Du sang et des larmes, écrivions-nous, tel est le destin de ceux qui, au péril de leur vie, luttent en faveur de la liberté. » Journaliste et historien engagé à gauche, Samir Kassir a connu ce destin-là.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris-Descartes - Paris 5 - IP 193.51.85.197 - 07/09/2019 08:56 - © ERES

À vrai dire, je redoute que Chawki puisse, lui aussi, être taillé en pièces, tant il prend le risque de s'exprimer contre la dictature syrienne. En regard de ce qui se passe à Beyrouth, j'ai le sentiment que nos querelles psychanalytiques sont un peu désuètes pour ne pas dire ridicules. Et pourtant, Chawki ne les a jamais négligées. L'histoire se déroule toujours à deux vitesses et l'on sait bien que c'est à Londres, entre 1940 et 1944, que se déroulèrent sous le feu des nazis, entre kleiniens et anna-freudiens, les terribles controverses qui allaient donner naissance à un grand renouveau de l'École anglaise.

Très optimiste, Chawki a toujours su mener des débats sur la double scène de la grande et de la petite histoire : entre les folies collectives de la guerre et les folies privées des psychanalystes et de leurs patients.

Lors du dernier colloque de 2011, qui s'est déroulé à l'hôpital Mont Liban où Chawki Azouri a désormais installé un autre service de psychiatrie, la thématique de la guerre, de la mémoire et de l'histoire a été abordée : *Guerre finie, guerre infinie.* J'y ai retrouvé de nombreux amis : Marco Antonio Coutinho Jorge, venu de Rio de Janeiro, Julia Borossa de Londres, Christian Chaput et Martine Bacherich-Granoff de Paris. Une fois encore, il s'agissait de l'analyse qui n'en finit jamais de finir, de la guerre qui n'en finit jamais de revenir, des ennemis qui n'en finissent jamais de se haïr pour ne pas se quitter, des traumatismes qui n'en finissent jamais de répéter d'anciens traumatismes. Comme dans un rêve, au milieu de l'amitié qui ne cesse de nous réunir, étaient présents dans nos mémoires les acteurs du livre – Jones, Freud, Ferenczi, Jung – qui avaient eu pour point commun de voir se dérouler sous leurs yeux la première guerre du XX^{e} siècle, sanglante boucherie des tranchées, avec armes chimiques, combats aériens et destruction des populations civiles : cette guerre qui, en son temps, transforma de fond en comble le destin de la psychanalyse.

Et ce n'est peut-être pas un hasard si la réédition de ce livre a lieu l'année même où l'on commémore le centenaire de cette guerre des nations qui changea aussi le destin de l'Europe et du Moyen Orient.

Élisabeth Roudinesco

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris-Descartes - Paris 5 - IP 193.51.85.197 - 07/09/2019 08:56 - © ERES

Sigmund Freud, dans les *Lettres à Jung* du 18 et du 22 décembre 1910, écrit :

> « Mon Schreber est terminé […] [Il] n'est pas parachevé formellement, il n'est véritablement que bâclé à la six-quatre-deux […] Contrairement à des travaux antérieurs, je suis cette fois absolument sans jugement quant à sa qualité intrinsèque, à cause de la lutte qui eut lieu pendant sa rédaction contre des complexes intérieurs (Fliess)… »
> « Je ne suis cette fois pas sûr de la mesure dans laquelle j'ai pu tenir écartés mes complexes propres, et je veux volontiers me laisser critiquer. »

En 1955, quarante-cinq ans plus tard, Ida Macalpine et Richard Hunter, les traducteurs en anglais des *Mémoires d'un névropathe,* le livre où Daniel Paul Schreber raconte son délire paranoïaque, constatent :

> « La thèse de Freud sur la maladie de Schreber n'a pas été remise en question, aucun matériel nouveau n'a été ajouté, aucune interprétation différente n'a été proposée. »

En écrivant la biographie de Freud, Ernest Jones constate que l'essai de Freud sur Schreber eut de « fâcheuses conséquences » sur ses relations avec Carl G. Jung et Sándor Ferenczi.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université Paris-Descartes - Paris 5 - IP 193.51.85.197 - 07/09/2019 08:56 - © ERES